

Jacques Attali:

« *La guerre se rapproche, c'est sûr* »

Le Soir - Béatrice Delvaux – 12/09/15

Pour l'intellectuel, la dérive du capitalisme conduirait à une prolifération de conflits menant à un « hyperconflit ».

Jacques Attali est économiste, professeur, écrivain. Il fut aussi le conseiller spécial du président François Mitterrand. Premier président de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement après la Chute du Mur de Berlin, il est aujourd'hui avec sa société PlanNet Finance, engagé dans la croisade de la microfinance. Mais, aujourd'hui, il fait surtout figure de prophète ou de devin. Dans son livre *Une brève histoire de l'avenir*, il « annonçait », dans la foulée du 11 septembre 2001, le déclin de l'empire américain, la toute-puissance de l'empire du marché, et prédisait qu'après la violence de l'argent, viendrait celle des armes.

« L'hyperempire », né d'une dérive du capitalisme libéral, générerait des déséquilibres extrêmes et de profondes contradictions. Il s'effondrerait de lui-même laissant le champ libre à une prolifération de conflits. Ceux-ci embraseront alors la planète entière en un conflit global, « l'hyperconflit ». Et après, si l'humanité survit, Attali envisage une nouvelle utopie. Ces prédictions sont déclinées dans une exposition très interpellante ouverte ce vendredi 11 septembre aux Musées des Beaux-Arts de Bruxelles. Vision de notre présent ? Projection anxigène de notre futur, proche ? « *Je suis frappé de voir que ce que j'avais prévu dans mon livre, s'est malheureusement produit* », nous confie Jacques Attali. Son livre n'a rien empêché...

Sommes-nous à la veille de la phase de l'hyperconflit ?

Non, on est encore entre la fin de la première étape – la fin de l'empire américain – et le début de la deuxième. Il devrait déjà être clair pour tout le monde, même si cela ne l'est pas, que personne ne remplacera les Etats-Unis comme superpuissance. Mais en même temps, quand vous êtes sur la côte et que vous regardez les vagues, il y en a qui sont loin, mais elles arrivent. La guerre se rapproche, c'est sûr, elle se prépare. Si je prends l'exemple des vagues, la prochaine vague est là, elle est énorme, devant nous. On peut encore la contourner, l'éviter, mais elle se rapproche.

On a l'impression qu'on regarde, éveillé, la catastrophe se préparer sans agir ?

Les gens les plus sophistiqués manquent de courage. Or comme dans les années 30, face à la violence, la seule réponse c'est la violence, et face à la puissance c'est la puissance. Mais les gens sophistiqués n'aiment pas cela. On le voit bien avec Obama par exemple : c'est un grand président et un intellectuel, qui n'ose pas agir. La tragédie de la démocratie, c'est la procrastination. A la manière de la phrase d'un homme politique français : « il n'est pas de problème que l'absence de solution ne puisse résoudre ». Ce n'est vrai qu'en surface et par les temps faciles. Si on applique cette phrase à la Seconde Guerre mondiale, Hitler serait mort dans son lit.

Le parallèle avec les années 30 ne nous pousse pas à l'action ?

Cela ne fait pas encore assez peur. Et quand cela fait peur, cela entraîne une réaction de blocage, de fermeture, et pas de construction.

Comment conscientiser les gens ?

Ce matin, j'ai vu avec plaisir la réaction du patronat belge qui dit qu'il faut accueillir les réfugiés. Il faut passer à ce que j'appelle l'altruisme intéressé, c'est-à-dire comprendre que la forme la plus intelligente de l'égoïsme, c'est l'altruisme. Sur tous les sujets, il devrait être facile d'expliquer, si les hommes politiques avaient du courage. Ce qu'ils n'ont pas. Car c'est notre intérêt d'être altruiste. C'est notre intérêt de payer nos dettes et de ne pas les laisser aux générations suivantes. C'est notre intérêt de nous occuper de l'environnement ou de recevoir les migrants, comme c'est notre intérêt de les aider beaucoup plus chez eux pour qu'ils n'aient pas intérêt à venir chez nous.

Qu'est-ce qui pourrait déclencher cette guerre ?

Il y a beaucoup de possibilités d'étincelles, un peu comme en 1914, et c'est ce qui rend la situation très dangereuse. Cela peut être un conflit sur une île entre Japonais et Chinois qui entraîne la guerre par l'arrivée des Américains aux côtés des Japonais. Cela peut être une rencontre plus ou moins fortuite des troupes de l'Otan et des troupes russes en Lettonie ou en Pologne. Une rencontre des troupes américaines et russes en Syrie. Ou le fait que Daesh se dote d'armes techniques de très haut niveau. Et comme tout ça est possible, la probabilité qu'il y en ait un qui se produise est très grande.

Quelle est l'utopie qu'on a perdue de vue et qui fait qu'on en est là maintenant ?

Le fait qu'on accepte l'universalisme des marchandises, du marché, des échanges, des mouvements de personnes et de capitaux, mais qu'on n'accepte pas l'universalité de l'Etat de droit. Et donc on a inévitablement un chaos – je l'explique et le prédis depuis 20 ans : le marché est devenu de plus en plus global, mais la démocratie reste locale. On a perdu l'utopie de l'universalisme, au point même que parler de gouvernement mondial est ressenti comme une horreur conspirationniste. Alors qu'en fait, ou c'est le gouvernement mondial, ou c'est le chaos, il faut l'assumer. Et si en Europe on n'est pas capable de mettre en place un gouvernement à la taille de notre marché, eh bien le marché va nous emporter.

Vous présentez l'Europe comme l'avenir du monde alors que la succession d'événements récents la montre inopérante ?

Mais non. Votre version pessimiste pourrait être vraie, mais pas pour l'instant car les crises pour le moment fonctionnent comme des vaccins qui nous rendent plus forts. La crise grecque a été l'occasion de mettre en place, sans que personne ne s'en rende compte, l'équivalent d'un trésor européen : c'est incroyable. La crise des migrants, pour l'instant, peut se terminer très mal par la fermeture de toutes les frontières, mais en même temps c'est une formidable occasion de penser ensemble, avec les quotas obligatoires. C'est pour cela que j'ai dit qu'il fallait non seulement un Frontex mais un Integrex.

Merkel et Juncker sont quand même courageux, non ?

Pour Merkel, c'est de l'égoïsme total car cela va dans l'intérêt de l'Allemagne qui était en situation de suicide : les migrants comblent un vide. Juncker, lui, c'est l'utopiste. J'ai toujours pensé que c'était un grand Monsieur, et on a enfin un président de la Commission qui ose parler et faire alors qu'avec MM. Prodi et Barroso, cela a été le néant absolu.

Les dirigeants du monde ne sont pas impuissants ?

Ils ont tous les moyens d'agir, il ne faut pas procrastiner, il faut vouloir. Si on a eu une Seconde Guerre mondiale c'est parce qu'on a procrastiné devant la dictature. Aujourd'hui on est dans le même état. Il faut que les démocrates réalisent que les barbares ne respectent que la force. Je ne suis pas un pacifiste. Il y a des moments où la guerre est nécessaire en légitime défense.

C'est ce qu'on a reproché à Bernard-Henri Lévy ?

J'étais contre la guerre en Libye et l'attitude qu'il a eue sur l'Ukraine. Je pense qu'on ne remplace pas un dictateur par le néant, surtout un dictateur qui n'est pas en situation de devoir conquérir l'Europe. Mais les démocraties doivent être extrêmement brutales en situation de légitime défense.

Des leaders ont ce potentiel ?

Je ne vois personne. Mais l'Europe peut être la première puissance du monde, durablement.

Les artistes peuvent-ils éveiller les consciences ?

Oui. C'est pour cela que j'écris des romans. Les essais ne permettent pas de tout dire, ils ne parlent qu'à la raison. Or chaque jour qui passe montre que la réalité n'est pas raisonnable. Il faut concevoir le monde avec autre chose que la raison, il faut le faire avec de la folie, de la poésie, de la démesure, avec ce que les artistes font. Et pas seulement les peintres, mais les musiciens aussi. Les artistes de l'image ont fait un hold-up sur le concept d'art contemporain alors que pour moi, la musique est le premier des arts. J'ai écrit un livre sur la musique comme prophétie : elle reste encore l'art qui permet de comprendre le monde.

Mais l'art n'est-il pas élitiste ? Votre exposition va-t-elle toucher le grand public ?

Il y a toutes les déclinaisons possibles pour ces messages artistiques. L'art tel qu'il est là dans cette exposition, va toucher beaucoup de monde, en soi, puis via les médias, les réseaux sociaux, les objets de vie quotidienne. Je pense vraiment que cela touche beaucoup de gens. Et même si cela ne touchait pas une élite, mais des gens d'influence, ce n'est pas plus mal.

C'est parce que l'art peut conscientiser les foules, que le politique parfois muselle les artistes, interdit, coupe les budgets ?

Aux États-Unis, il n'y a pas de ministère de la Culture et cela n'empêche pas la

culture d'être extrêmement florissante. Nous en Europe, on a l'habitude assez récente des commandes publiques mais la Flandre par exemple, elle, a des mécènes privés, depuis le XIIe siècle. Vous savez quand les politiques nuisent à la culture, c'est un message politique « nous ne voulons pas de l'universalisme, nous ne voulons pas de l'ouverture », ils émettent un message contre la globalité. Mais la culture doit trouver son équilibre de plus en plus indépendamment de cela, elle se fragilise en attendant les commandes publiques.

Il y a des artistes qui font ce travail de « lanceurs d'utopie » ?

L'artiste britannique Banksy fait à mon avis fait un truc formidable.

Et l'écrivain Michel Houellebecq, qui fait de la prévision sociétale dans ses romans ?

Il ne m'intéresse pas, je le trouve médiocre, comme écrivain et comme penseur, rance.

Que dire aux citoyens, quelle est leur place dans ce monde qui bascule ?

J'ai écrit un livre récemment « Devenir soi » : le citoyen a les moyens de se prendre en main. C'est vrai que comme le marché est plus fort que la démocratie, il a le sentiment que la démocratie ne sert plus à rien. Mais il doit prendre son destin en main.

Peut-on faire basculer le système ? Vous avez défini un concept de PIB différent, pas seulement lié à la production de richesses ?

On publie ce PIB chaque année depuis trois ans, c'est un indice de positivité des nations car dans ce PIB, on inclut l'idée que chaque génération tient compte de l'intérêt des générations suivantes.

C'est pour faire joli ou cela va changer les choses ?

Je ne sais pas, je l'espère. On fait un grand forum au Havre avec 6.000 personnes, on en fera un l'an prochain à Bruxelles (avec « Le Soir », NDLR), il y a beaucoup de monde présent, même des banques, des fonds d'investissement.

Qu'est-ce qui peut faire qu'on change le paradigme ?

La peur de la catastrophe. Tant qu'on n'a pas peur...

Votre utopie à vous, c'est la fraternité, l'altruisme ?

C'est la prise de conscience qu'on a besoin de l'autre. Je place très haut également l'enseignement artistique. C'est ce qui apprend à se dépasser, à être original, à créer et c'est le parent pauvre de tout le système.

Les hommes politiques ne sont-ils pas les premiers « tueurs » d'utopie, ainsi François Hollande n'a-t-il pas renoncé aux utopies de gauche ?

Encore faudrait-il qu'il en ait une ! (il sourit) Les hommes politiques des pays heureux, en bon état, en bonne situation ont perdu le sens du tragique. Ces

nouveaux hommes politiques nés dans l'abondance qui n'ont pas connu la guerre, ne voient pas le tragique. Vous savez, les hommes politiques n'aiment pas exercer le pouvoir. Ils aiment être au pouvoir mais ne l'exercent que sur la pointe des pieds. Or un grand homme politique, c'est quelqu'un qui pense à la trace qu'il va laisser dans 20 ans. Et il a envie de laisser une trace positive. La mégalomanie est donc une qualité pour un homme d'Etat. Toujours.

Il y a un modèle dans l'histoire ?

François Mitterrand était comme ça. Dans nos conversations, on parlait tout le temps de cela. Quand il prenait une décision, il se demandait : « Que pensera-t-on de cela dans 20 ans ? ». Ce n'est pas une garantie d'être juste, on peut se tromper mais au moins on essaye. C'est comme prévoir l'avenir, c'est important de prévoir mais on peut se tromper.

Des partenaires intellectuels dans votre démarche ? Piketty ?

Non, il est trop « narcissique » pour moi. Mais Mohammad Yunus et Matthieu Ricard, sont des amis et des partenaires intimes. Un autre homme qui m'est très proche, c'est le philosophe hollandais remarquable Rob Riemen, qui a écrit un tout petit livre sur le fascisme. Lisez-le.